

chute du gouvernement Allende. Un texte remarquable de Michèle Mattelart intitulé "*Chili, le coup d'Etat au féminin*" démontre, comment on a réussi à mobiliser en masse des femmes sans pour autant provoquer la brisure de l'image traditionnelle de la femme, et aussi comment ces femmes provoquaient l'armée "en excitant chez le soldat des réflexes machistes et l'ambition du pouvoir".

Dans "*No man's land: Réflexions sur "l'esclavage volontaire" des femmes*", Françoise Collin explique les difficultés d'un changement d'attitude: "Le propre de l'oppression des femmes, c'est qu'elle s'insinue jusqu'aux bases secrètes de leur vie physique. On comprend dès lors que, plus encore que tous les autres opprimés, les femmes pactisent avec l'opresseur. Car dans l'état actuel des relations humaines, le détruire c'est s'arracher la moitié d'elles-mêmes".

Féminisme et marxisme, le sujet provoque bien des affrontements. Le long texte de Maria Macciocchi identifie la vision dite marxiste de la condition des femmes comme une sublimation qui a résisté et qui est, elle aussi, une aliénation théorique et pratique. La femme qui fait de la politique est 'indigeste' aussi bien pour les marxistes que pour les partis de droite. La vision de la gauche rejoint généralement celle des pouvoirs autoritaires les plus traditionnels. '... la gauche pure et dure qui regarde du haut du marxisme-léninisme ces pauvres femmes qui ne veulent plus être une contradiction secondaire et qui empêchent les meilleures théories de théoriser en rond.'

Un tour d'horizon qui inclut aussi les dangers de récupération du mouvement féministe dans des sociétés dites plus libérales. 'Le discours féministe est dans certains cas le prolongement de l'ancienne autorité s'il ne préconise pas une véritable transformation en profondeur. Le discours réformateur demeure récupérateur.'

Les auteurs dénoncent ceux qui 'théorisent en rond.' Dans *Les femmes et leurs maîtres* le débat n'est jamais inscrit dans des cadres idéologiques étroits. On reprochera

peut-être aux autres d'avoir tracé un portrait sombre d'une situation qu'ils présentent comme inévitable et sans issue. Les nombreuses interrogations, le refus des conventions politiques établies, la volonté affirmée d'une démarche constamment critique sont déjà, d'une certaine manière, une force à opposer à des pouvoirs trop présents.

L'Avortement, les évêques et les femmes, Prudence Ogino, Montréal, Les éditions du remue-ménage, 1978, pp. 31.

Juliette Laplante-L'Hérault *L'Avortement, les évêques et les femmes*, c'est une plaquette publiée par Les Editions du Remue-ménage et signée Prudence Ogino. Sorte de Manifeste en faveur de l'avortement libre et gratuit, ce texte de 31 pages se présente sous la forme d'un témoignage.

L'auteur a 41 ans, est mariée depuis huit ans et est sans enfant. Cette absence de progéniture, elle s'en dit redevable à sa fidélité au diaphragme, mais surtout, explique-t-elle, à sa mère 'qui a eu neuf enfants en 11 ans / et des jumelles en plus (9+2=11)' (p.4). Ce qui a valu à la mère 30 années à l'Hôpital St-Michel-Archange et 'la folie douce avec pilules' (p.15) pour le reste de sa vie.

A 25 ans, au cours d'une psychothérapie, l'auteur comprit ce qui l'empêchait 'de fonctionner dans la société' (p.7). Elle alla visiter sa mère à l'hôpital, chose qu'elle n'avait faite qu'une fois auparavant, à l'âge de 13 ans et avec la famille, expérience qu'elle qualifie d'horrible. Cette visite, elle la fit donc seule. D'inquisition en inquisition, elle finit par mettre la main sur le dossier de sa mère; une longue page et demie de 8½ x 14 sans diagnostic. 'Patiente violente, refuse les médicaments. / Ne veut pas se faire 'soigner' (p.10). On avait ainsi résumé presque 20 ans d'internement. Au début des années '70, 'quand le gouvernement pour économiser à cause de l'assurance-santé a décidé de faire soigner les fous de St-Michel' (p. 12) sa mère eut droit à un traitement digne de ce nom. Les progrès furent remarquables: on la sortit de

l'hôpital pour la placer dans un foyer, les pilules remplaçant le psychiatre.

De toute évidence, la seule 'folie' de sa mère fut de refuser le 'noble' rôle des femmes de son époque. 'Les femmes / ne sont pas nées / pour se soumettre' (p.17), écrivait-elle en première page de son carnet de notes. Cette phrase écrite pendant sa période de traitement, l'auteur la reçoit comme une sorte d'héritage qu'elle se doit d'assumer. Par une série de tractations conscientes et inconscientes, l'image de la femme multipare et mutilée opère dans un premier temps les mêmes fonctions que le diaphragme. La contradiction inhérente à l'image que forme ce curieux alliage donne ensuite lieu à une brève confrontation des époques. Le diaphragme devient le vengeur de ces ventres meurtris. Finalement, dans une volonté farouche de dénoncer l'impuissance à laquelle les femmes sont acculées dans la maîtrise de leur corps, les époques se confondent à nouveau pour mieux s'épauler dans le combat sans compromis que se veut la lutte pour l'avortement libre et gratuit.

Revendiquer le droit à l'avortement par le biais de ce témoignage et de l'étrange syllogisme qui en découle présentait certains risques. Il n'est pas dit que l'avortement soit une réponse appropriée aux injustices faites à nos mères. L'auteur a su éviter ce piège. En moins de vingt pages, par une série de flash et de bonds, dans un texte qui prend tantôt la forme du vers libre, tantôt la rapidité d'une formule mathématique, elle parvient, sinon à convaincre, du moins à faire sentir sa propre logique.

La seule véritable fausse note de ce livre, c'est la joyeuse parodie qui nous est offerte en guise d'épilogue. Par une série de jeux de mots pas toujours réussis, l'auteur met en scène un évêque enceinte qui doit attendre le bon vouloir d'un comité thérapeutique pour se faire avorter. Evidemment il accouchera! Ce court texte, signé Chu-Pasnée Fucké, ne concorde pas avec la qualité de ce qui précède. Son ton burlesque risque même d'en diminuer l'impact.

De L'Autre Côté de la maternité, Viviane Berthommier, Annie Ferrey-Martin, Catherine Wolf, éditeur François Maspero, Paris, 'Cahiers Libres,' 1974, pp. 195.

Juliette Laplante-L'Hérault

Résultat d'une enquête menée à Grenoble en 1972 et 1973 par Viviane Berthommier, Annie Ferrey-Martin et Catherine Wolf, *De L'Autre Côté de la maternité* veut, par le truchement des témoignages recueillis, rendre compte de la maternité telle que vécue par des femmes d'âges et de milieux sociaux différents. Pour assurer une certaine diversité de points de vue tout en évitant l'éparpillement, on s'en est tenu à vingt témoignages. D'abord transcrits mot à mot, les entretiens ont ensuite été retouchés de façon à en rendre la lecture plus facile. C'est donc une série de témoignages qui nous sont proposés plutôt qu'une enquête classique où les questions et la grille d'interview distraient constamment de l'intérêt des propos. Les auteurs se contentent de présenter les témoignages et réservent pour la fin, une analyse succincte.

La plupart des femmes interrogées habitent les grands ensembles. D'où la récurrence de certains thèmes: solitude, problèmes financiers, épuisement. Réalités que vivent peut-être avec plus d'acuité ces femmes, mais qui ne leur sont pas exclusives. Plus on avance dans notre lecture, plus on est amené à convenir de l'étrange similitude de leurs réactions face au vécu de la maternité. Et pourtant, chaque témoignage rend compte d'une expérience que le milieu de vie, le conjoint, le ou les enfants particularisent. Qu'il s'agisse de Gisèle qui doit interrompre ses études à cause d'une grossesse mal programmée ou de Françoise, médecin aux prises avec des problèmes de garderie, leurs propos, loin de contribuer à enrichir le vieux et toujours actuel mythe de la maternité, font ressortir toutes les implications et les difficultés qu'amène l'arrivée des enfants. Les lendemains d'un accouchement mal vécu, les problèmes de contraception,



Joanne Leonard, from *Women See Woman*

de grossesses non désirées, la tyrannie voulue ou non voulue du mari et des enfants, les problèmes de garderie, les difficultés d'intégration au marché du travail, la discrimination envers les femmes, la lourdeur et la routine des travaux ménagers, la sensation d'étouffement face à un quotidien stagnant . . . Et la liste pourrait s'allonger.

La plupart des témoins sont des déracinées que le mariage a éloignées des familles et des amis; elles sont accablées à la solitude des cités-dortoirs; avec ou sans diplômes, elles ont 'choisi' soit de rester à la maison à cause des enfants, soit de travailler (quand le mari le veut bien) par nécessité psychologique et/ou pécuniaire. Ce sont en majorité des êtres déchirées par les contradictions qui finissent par être leur quotidien. Elles sont ou victimes du silence ou de la double corvée et leurs paroles disent la lassitude, l'impuissance et la culpabilité, signature d'une maternité qui n'a pas trouvé sa place.

La charge émotive qui se dégage de cette compilation de témoignages parle d'elle-même. Les réflexions qu'ont choisi de livrer en toute fin les auteurs ajoutent peu aux propos de ces femmes. Leur intérêt est sans doute d'avoir inscrit ces luttes obscures et solitaires dans l'axe d'une lutte collective.

Mémoire Illettrée d'une fillette d'Afrique du Nord à l'époque coloniale, Katia Rubinstein, Paris, Ed. Spock 2, coll. Voix de femmes, pp. 311.

Simone Ghorayeb

Tunis à l'époque coloniale, vue par une petite fille du quartier du port. Les déambulations dans les différents lieux de sa vie quotidienne, maison, quartier, école, ville, où se mêlent, intenses et multiformes, couleurs, odeurs, sons: une fête pour ces sens, un appétit de vivre exacerbé.

Katia Rubinstein est agrégée de philosophie. Après avoir vécu à Tunis jusqu'à l'adolescence, elle rentre à Paris, y poursuit ses études.

Mémoire Illettrée, une biographie? Kadem héroïne est-elle Katia auteur? Peut-être et alors? Il n'y a rien de banal dans cette oeuvre.

Depuis le décor, les personnages, le fait colonial, les chansons, les titres de films hollywoodiens, les coupures de presse, les odeurs de la ville, l'optimisme ancré d'une fillette saine, l'arrogance de l'écriture, le mélange des dialectes brûlant de français populaire, d'arabe, d'italien et de judéo-espagnol jusqu'à la signature finale de l'auteur 'K' font de ce roman une fresque poignante et colorée. Le climat social, politique et culturel de l'époque y est évoqué en un creuset linguistique original.

Quelqu'un a dit un jour: 'La culture c'est le souvenir de ce qu'on n'oublie pas.' Kadem, l'héroïne du roman, n'a rien oublié et n'a rien mythifié non plus. Le 'Pays de la mémoire' reste pour elle une réalité vécue intensément et ceci se voit à la première lecture du roman, grâce justement au langage: les adjectifs et les adverbes répétés, les phonèmes vocaliques ouverts ou fermés selon le bon plaisir de l'origine, les pronoms adjacents aux noms et les renforçant sans arrêt, enfin les comparaisons connues des méditerranéens ponctuant ces ethnies qui se mélangent sans cesse dans un carrousel de soleil, de joie de vivre, de commérages, d'odeurs, de bruits . . . et tout ce monde évolue, s'accepte et vit résolument. Les femmes n'ont pas la partie belle, ni les juives, ni les italiennes, ni les grecques, ni les arabes, ni les espagnoles et pourtant ce sont elles qui vivent le plus intensément chaque minute de leur vie.

Elles parlent, crient, rient, pleurent, se plaignent et travaillent, prennent d'autres à témoin, celles-ci s'apitoient, crient, rient, pleurent et travaillent, travaillent, travaillent mais 'Horosement, les dimanches, y'a moins de cris et coups dans les patios de la Petite Sicile qu'à même!; mais les z'habits propres-propres, la messe, la pastascuita, et dans les pâtes une sauce au basilico à faire envie au Bon Dieu en personne!, c'est pour dire le délice! à l'heure de la pastascuita, au poste, elle commence l'émission des chansons, le 'Concert des Auditeurs', que, grâce au poste, en cadeau on peut offrir à une tata, un tonton, un

fiancé et tout le tremblement; la chanson la plus demandée? L'Ave Maria à Gounod; . . . et le quartier chante en chœur . . . et quand le poste entame: 'O luna rossa, reine des nuits', tout le monde continue du plus fort de ses poumons:

'Du haut des Cieux toi qui me souris,

Veux-tu chanter cette mélodie

A celle que j'ado-o-re!"¹

Rubinstein a divisé son oeuvre en 5 chapitres successifs et entremêlés: à la maison, dans la cour de l'immeuble, à l'école, en ville et cahiers de lettres à Moncef. Chaque chapitre arbore une pensée d'un écrivain-poète ou philosophe — et la première marque le pas du roman, elle est de W. Gombrowicz: 'Notre élément, c'est l'éternelle immaturité . . . Et au lieu de vociférer et de rugir: je crois ceci, je sens cela, je suis ainsi, je défends ceci, nous disons plus humblement: au travers de moi on croit — on sent — on dit — on fait — on pense — on produit . . .' et on rentre dans la maison de Kadem, on sent ses odeurs, on connaît sa famille, on pense comme K, on fait comme elle. Ce microcosme où il y a plus de femmes que d'hommes, grouille d'une vie visible seulement par la parole et par le bruit. Typique des femmes, direz-vous? Mais ce sont justement ces 'accessoires' qui ont produit le roman, forgé les personnages et fait exploser ce creuset linguistique en un feu d'artifice délirant.

C'est Yom Kippour — le Grand Jeûne, mais pas pour les enfants, 'les gosses, on jeûne pas et c'est pas péché; . . .'. La mère prépare la poule à la Tunisienne dont Mémé lui a donné la recette, car "ojord'hui c'est otre chose.", et dans la cuisine 'le poulet cuit, doucement-doucement, sur les z'habits, les figures, les murs, que la cuisine tout entière elle devient comme le fait-tout, et la Mémé, la Mère, les trois gosses, comme des poules et des poussins farcis kif-kif, pareil-pareil . . .'.
'Khamssa wa Kmiss alih' — que les cinq doigts de la main et que la petite main de Fatma le protègent!' dit la Mère de son fils car elle lui a cuisiné 'esprès' un petit pigeon farci; chez les Juifs, les filles ça se fête pas, eh non; chez les

Catholiques, la veine qu'elles z'ont pas, purée d'elles! de faire la confirmation avec une belle robe blanche, un voile, des gants même! et tout et tout! c'est comme ça; ezactement, ezactement pourquoi, Kadem, elle peut pas l'expliquer? Comment pourrait-elle d'ailleurs! Alors Kadem regarde, médite, et nous fait partager son humour étincelant qui rayonne comme le soleil méditerranéen. Elle décrit le Père, la Mère, la Mémé, Flora, Jacob,

Guiseppino, Angela, Chiara et Zhora la laveuse qui 'a qu'un oeil, Zhora, et Votre pourquoi toujours fermé il est? personne y se le sait!'. Kadem sait pourtant qu'à la maison elle est bien, qu'elle ne s'ennuie jamais durant les veillées, que le roman de ses parents a bien fini, qu'elle ne se lasse jamais d'écouter l'histoire de la mésalliance de Flora et Guiseppino, qu'elle aime boire son 'café o lé' tiède, que la Mémé lui coud ses robes 'dans le cabinet' et que 'jeudi, quand toutes les femmes sont réunies, on pousse tata Chiara au piano à jouer' une samba, un mambo ou la Cumparsita.

Kadem a 8 ans. Dans la cour de l'immeuble, à la rue du Portugal, au bout de la Petite Sicile et en face du Port: 'l'Immeuble, le derrière entre deux chaises, il a; d'un côté, les Siciliens, de l'otre, les dockers; les gosses, on est toute une bande . . .' Une sarabande de petits voisins — en plus des cousins et cousines — n'exige qu'une condition de ses membres: 'qu'ils soient pas cons, ou surtout cucil-la-praline et tout'. C'est ainsi qu'au milieu du fatras de la rue du Portugal, les aventures d'une vingtaine de pieds-nickelés se déclenchent dans une farandole de jurons de tous les pays. Les distractions, les inventions et les péripiétés du groupe ne s'arrêtent qu'au moment d'aller se coucher avec la promesse tacite de se revoir, avec l'assurance de se revoir, avec la certitude qu'on se reverra. Ces garçons et ces fillettes raconteront les histoires de famille, en y ajoutant du leur — et tous sauront tout. L'enfance passera à l'adolescence sans grands heurts, grâce au dialogue perpétuel et partagé: les baisers furtifs, les baisers à la française, la mesure de la quéquette de l'un, la jupe